

Jules Laforgue est impressionnant, sa langue en impose, et en même temps il m'a toujours semblé qu'il valait la peine d'essayer de le mettre à l'épreuve d'un plateau. Pour voir.

Deux semaines de travail sur les « Moralités Légendaires » de Laforgue, le corpus était très vaste. J'ai décidé avant la résidence de me concentrer sur *Persée et Andromède*, ma « moralité » préférée (avec son *Hamlet*, mais comme qui trop embrasse mal étreint...) Donc un mois avant mon arrivée à LeLabo, j'ai commencé à apprendre les 30 pages de *Persée et Andromède*, ce long poème en vers libre, et suis arrivé au premier jour de résidence en sachant les deux tiers.

J'ai décidé de consacrer mes matinées à finir d'apprendre ce poème fleuve (et ce fut -presque- chose faite à la fin des deux semaines). J'en avais besoin pour pouvoir travailler les après-midi physiquement, bras libres, pas encombré de feuilles volantes, et puis déjà assez au clair sur la trame narrative, car commençant à la connaître assez intimement à force de rabachage. Pouvoir vite engager le corps, donc. L'intuition était bonne car est apparu que ce poème, qui multiplie les points de vue, ceux du narrateur, d'Andromède, du Monstre et de Persée, se prête effectivement à des allers-retours très vifs entre narration et incarnation, les incarnations se faisant subitement mais comme naturellement, sans étrangeté, sans avoir besoin d'être justifiées, émanant d'un narrateur qui se piquerait au jeu, d'un narrateur qui serait, disons, un conteur épiquique. La langue superbe, complexe et alambiquée de Laforgue, par bonheur truffée de brutaux retours sur terre, de bêtes platitudes et de banalités, se prêtait bien à l'idée du conte, à l'idée de chercher la connivence avec un public (ici souvent imaginaire, mais heureusement j'étais muni d'une caméra). *Persée et Andromède* devenait un conte, dans une langue précieuse et triviale, un conte très vivant car usant autant des coqs à l'âne stylistiques de Laforgue que des coqs à l'âne du conteur sautant d'un rôle à l'autre (dont celui d'Andromède, adolescente pour le moins turbulente !).

Une caméra, donc. Dès le troisième jour je suis venu avec une caméra par nécessité, pour voir ce qui, scéniquement, marchait, ou pas, trier. Je fus donc mon propre œil extérieur la plupart du temps. Et Diane Muller passait voir le travail à peu près tous les trois jours, et sans elle j'aurais perdu du temps, me serais entêté dans des voies peu praticables, parfois embourbé. Elle a contribué largement à accélérer les choses et à m'envoyer sur des pistes heureuses. Nous nous cotoyons artistiquement depuis assez longtemps pour nous comprendre très vite. De plus, nous partageons un même goût pour l'humour noir, humour cher à Laforgue.

J'ai utilisé le matériel son de la grande salle, le micro m'ayant été bien utile pour des passages complètement à part du poème, passages assez longs et ayant valeur en eux-mêmes : description extraordinairement baroque d'un coucher de soleil ; comptine enfantine sur les desseins inconscients de l'Univers infini et la place complètement accessoire mais magnifique qu'y occupe l'homme ; résumé express des grands mythes grecs dans lesquels le Monstre a toujours tenu un rôle.

Le dernier jour, Cédric Simon, avec qui j'avais aussi eu l'occasion de collaborer, est passé voir un bout-à-bout en l'état, sans savoir du tout de quoi il s'agissait. Il m'a dit la simplicité et la théâtralité évidente de l'objet obtenu, ce qui était, pour moi, LA gageure avant cette résidence : savoir si, oui ou non, il y avait quelque chose qui pouvait vivre sur scène du bonheur que j'avais eu à lire les alambiquées « Moralités Légendaires », et plus spécialement *Persée et Andromède*.

J'ai achevé ces deux semaines avec l'idée que théâtralement, Laforgue est dommageablement boudé, qu'il est non seulement jouable, mais bien distrayant, passées les frayeurs que peuvent causer les tortuosités de sa langue. Pour ma part, cette langue vieille d'un siècle et demi m'a parue, en bouche, et au fil des jours, de plus en plus moderne et vivante. Comme le dit Andromède au Monstre : « Non ! non ! Pas d'histoires mortes, ou je me tue ! »